

HENRIKAS ZABULIS

## LA JEUNE GÉNÉRATION DANS LA PHILOSOPHIE ET LA POLITIQUE DE CICÉRON

Depuis que l'humanité existe, le conflit psychologique et social entre les générations se renouvelle sans cesse. Pourtant il n'est pas seulement la cause de toutes les discordes familiales, mais aussi l'un des moteurs du développement et du renouvellement des nations, des états, de toute la société mondiale. Le VIII<sup>ème</sup> *Colloquium Tullianum* a lieu sur le continent américain, qui autrefois était appelé Nouveau Monde, car les jeunes émigrants d'Europe, comme contre-poids au Monde Ancien, y avaient proclamé de nouveaux rapports entre individus et société, entre citoyens et État, entre États eux-mêmes. Aujourd'hui ce Monde Nouveau jette, à son tour, les fondements des démocraties d'Europe, du Monde Ancien, surtout en ce qui concerne les pays d'Europe orientale qui cherchent leur voie pour rentrer dans la maison européenne, fondée sur la culture de l'Antiquité, y compris la culture de Cicéron.

Pour Cicéron, le problème des générations a joué un rôle stimulant lors de son activité politique d'orateur (*negotium*) ainsi qu'à l'époque de ses contemplations philosophiques (*otium*). Cela veut dire que ce problème éternel de l'humanité a joué un rôle très important dans la formation de sa personnalité. La jeune génération s'imposait de façon différente à la vie de Cicéron, mais le plus souvent il lui arrivait de se prononcer contre les jeunes, et même, parfois, de façon assez catégorique. Quelles que soient la valeur des caractéristiques des jeunes partisans de Catilina, elles permettent de les reconnaître: *quos pexo capillo nitidos aut imberbes aut bene barbatos videtis, manicatis et talaribus tunicis, velis amictos, non togis; quorum omnis industria vitae et vigilandi labor in antelucanis cenis expromitur (In Cat. 2,10,22)*. Quant à leurs mœurs, Cicéron les réproouve sans pitié: *in his gregibus omnes aleatores, omnes adulteri, omnes impuri impudicique versantur: hi pueri tam lepidi ac delicati non solum amare et amari neque saltare et cantare, sed etiam sicas vibrare et spargere venena didicerunt (Ib. 23)*. Si l'on oublie le jugement impitoyable de Cicéron sur le complot de Catilina et sur ses partisans en particulier, on pourrait considérer que ces caractéristiques auraient pu être choisies par un philosophe de notre époque pour parler de la jeunesse actuelle. La

conclusion pourrait être donc la suivante: nous ne sommes pas si loin de nos ancêtres.

Plutarque nous communique pourtant qu'après l'étouffement du complot de Catilina, quand ses adversaires influents accusèrent l'ancien consul d'avoir abusé de ses pouvoirs, aucun des représentants officiels auxquels Cicéron s'adressa ne lui donna son soutien. Ce fut la jeunesse qui lui vint en aide. Quand l'orateur — déguisé, non rasé, hirsute — marcha dans la ville, d'abord presque tout l'ordre chevaleresque se déguisa à son tour. Puis une grande foule, comptant plus de vingt mille jeunes gens, aux cheveux longs, suivit Cicéron, en implorant avec lui le peuple (οὐ μὴν ἀλλὰ τῷ Κικέρωνι πρῶτον μὲν ὀλίγου δεῖν σύμπαν τὸ τῶν ἱππικῶν πλῆθος συμμετέβαλε τὴν ἐσθῆτα καὶ δισμυρίων οὐκ ἐλάττους νέων παρηκολούθουν κομῶντες καὶ συνικετεύοντες — *Cic.* 31, 876). Il ne fut pas des moindres ce rôle que joua la jeunesse dans le retour d'exil de Cicéron, retour dont Plutarque nous dit si peu de choses.

Néanmoins, le plus souvent, ces jeunes gens, qui prétendaient jouer un rôle plus grand et plus indépendant dans la politique, critiquaient le consul âgé, lorsque celui-ci froissait l'amour-propre de la jeunesse dorée. À la fin de sa vie, en faisant dans les conditions d'*otium* forcé le bilan philosophique de ses activités politiques, Cicéron revient sur ce problème plusieurs fois.

Comme point de départ, Cicéron utilise un idéal de citoyen, appelé selon la tradition du nom majestueux de *vir bonus*. Les traits particuliers d'un tel homme étaient considérés en fonction de l'État, selon le schéma suivant: *qui ita se gerunt, ita vivunt, ut eorum probetur fides, integritas, aequitas, liberalitas, nec sit in eis ulla cupiditas, libido, audacia, sintque magna constantia*, (. . .) *hos viros bonos, ut habiti sunt, sic etiam appellandos putemus, quia sequantur, quantum homines possunt, naturam, optimam bene vivendi ducem* (*De amic.* 5, 19). Un tel appel à la nature est d'origine stoïcienne selon un principe qui accorde quelque chose de sublime aux mœurs et à la conduite de l'homme politique, mais c'est aussi le principe qui encourage les personnes âgées à contester les jeunes gens, car à vrai dire le schéma de Cicéron attribue tout le positif naturel (κατὰ φύσιν) au caractère de l'homme adulte, et tout le négatif à la jeunesse. Pourtant la jeunesse selon sa φύσις, avait ses propres points de vue parfois articulés en système plus ou moins défini, c'est ce qu'on peut observer, par exemple, dans la conduite et l'état d'esprit de Catulle et de ses amis.

Un groupe d'hommes auquel appartenait Catulle s'entourait de poètes de talent et de représentants joviaux de la jeune génération, que Cicéron qualifiait de *lepidi ac delicati*. Aucun de ces jeunes gens ne s'intéressait aux problèmes philosophiques, qu'ils considéraient peu sérieux. À

première vue, ces jeunes se distinguaient par leur moralité douteuse et n'aspiraient qu'à une amitié dont Catulle parlait souvent en termes excessifs (1). L'idée d'amitié, conçue par les représentants de la jeunesse créatrice, était à son tour liée à l'idée épicurienne selon laquelle la société humaine commence justement par l'amitié et grâce à elle (*tunc et amicitiam coeperunt iungere aventes finitimi inter se nec laedere nec violari*: Lucr. 5, 1019-20), ce qui différerait des opinions dominantes de l'État empruntées au stoïcisme qui s'étaient formées dans la Rome républicaine et que l'on trouve dans les traités cicéroniens *De amicitia* et *De officiis* (2). Dans ce état d'esprit du «monde brillant» il n'est pas difficile d'y trouver une expression nouvelle de l'attitude de la génération montante face à la réalité dont les traditions étaient séculaires. Malgré l'absence d'une philosophie rationnelle, il y a un véritable culte de l'amitié qui, si elle est violée, entraîne une forte réaction (3). Ce qui nous porte à croire qu'il existait entre les jeunes gens des relations beaucoup plus profondes qu'on ne pouvait les concevoir au premier abord (4).

Chez ces jeunes *lepidi ac delicati*, c'est la finesse du goût poétique qui compte. Ainsi se moquent-ils avec grossièreté de tous ceux qui, comme un certain Suffenus, n'obéissent point aux normes d'élégance et aux idées créatrices:

*Qui modo scurra  
aut si quid hac re tritius videbatur,  
idem infaceto est infacetior rure,  
simul poemata attigit... (22, 12-15)*

Si l'on examine de plus près le style et le sens des expressions, dont se sert Catulle pour exprimer son hostilité et souvent même pour blâmer sans pitié ses adversaires, si l'on examine ensuite toute la terminologie de cette critique qui est empruntée au lexique utilisé pour réprover l'ignorance et la rudesse, il est clair que Catulle et ses amis eux-mêmes se considéraient, pour employer le langage cicéronien, *lepidi ac delicati*. C'est l'iro-

(1) Cf. Catulli: *Verani, omnibus antistans e meis amicis*, 9, 1-2: *Varus me meus ... duxerat*, 10, 1-2: *haec a me necesse est ut Veraniolum meum et Fabullum*, 12, 15-16: *ni te plus oculis meis amarem, iocundissime Calve*, 14, 1-2.

(2) V. N. Yarkho-K. P. Polonskaya, *Antitchnaya lirica*, Moscou: Vyschaya shkola 1967, 120.

(3) Cf. Catulli: *immemor atque unanimis false sodalibus*, 30, 1: *irascor tibi. sic meos amores?* 38, 6: *omnia sunt ingrata ... nemo gravius nec acerbius urget, quam modo qui me unum atque unicum amicum habuit*, 73, 3, 5-6.

(4) I. V. Chtal, Ponyatiye «droujba» i evolutsiya esteticheskogo ideala tche-loveca v rimskoy literatoure I v. do n. e. // *Voprosy antitchnoy literatoury i classitcheskoy filologhiyi*, Moscou: Naouca 1966, 291-292.

nie de Cicéron qu'utilisent les jeunes poètes, avec quelque arrogance alexandrine. L'argumentation alternative, opposée à la finesse poétique, n'est pas non plus une invention de Catulle. On la trouve assez fréquemment chez Cicéron. Par exemple, en décrivant le mot d'esprit qu'il aimait dans sa rhétorique et qui jouait un rôle important dans la poésie raffinée de Catulle, l'orateur dit: *Duplex omnino est iocandi genus, unum inliberale, petulans, flagitiosum, obscenum, alterum elegans, urbanum, ingeniosum, facetum* (*De off.* 1, 29, 104). Quintilien, adepte et continuateur de la rhétorique cicéronienne, proposa un siècle plus tard toute une théorie qui reflète la longue tradition des litiges de style propres à l'époque de Cicéron: *Nam et urbanitas dicitur, qua quidem significari video sermonem praeferentem et in verbis et sono et usu proprium quandam gustum urbis et sumptam ex conversatione doctorum tacitam eruditionem, denique cui contraria sit rusticitas* (6, 3, 17).

Catulle et ses amis considéraient l'érudition de la ville comme le signe particulier de leur perfection poétique (5). Néanmoins, en faisant, de leur plume, la guerre à la littérature ancienne, surtout à la poésie d'Ennius et à sa vitalité à l'époque de Cicéron, ils luttaient contre la pauvreté spirituelle des écrivains contemporains, tels que Suffenus, Volusius, Sestius trop serviles lorsqu'ils exaltaient des hommes d'État de leur temps. Dans ce sens, les jeunes poètes soulignaient l'opposition rhétorique *urbanitas-rusticitas* en prenant des poses sociales et en taxant d'incapacité et d'ignorance tous ceux qu'ils haïssaient, en matière de littérature ou dans d'autres domaines. *Insapiens, infacetus, insulsus, molestus, ineptus*, — ce sont les épithètes auxquelles les amis de Catulle recouraient pour blâmer aussi bien les hommes de lettres que les hommes politiques, ou même les putains.

Sans doute le raffinement et l'attitude de ces jeunes gens qui fréquentaient la haute société, n'avait-il rien à voir avec ces misérables barbus, sur lesquels Cicéron se prononçait d'une manière tranchante en s'adressant à Catilina. Catulle, lui aussi, se servait des mêmes épithètes contre eux (*pusilli et semitarii moechi; unus de capillatis; opaca quem bonum facit barba*; 37, 16-19 etc.). Néanmoins, les aînés, y compris Cicéron, qui ne reconnaissait pas les dons poétiques de ces jeunes poètes (*ad Att.* 7, 21; *Tusc. disp.* 3, 45), étaient choqués de leur désobéissance sociale, leur légèreté, leur caractère péremptoire dans la réprobation de la tradition littéraire, ce qui donnait des chances supplémentaires aux jeunes poètes malchanceux. Voilà le premier nœud de contradictions qui séparent les générations, le premier principe de l'attitude déçagée de la jeunesse.

(5) E. A. Havelock, *The lyric Genius of Catullus*, New York, Russel and Russel, 1967, 103.

Dans cette communauté délicate de jeunes confrères particulièrement appréciés, régnait une imagination libre, une improvisation poétique. On s'y amusait d'une manière juvénile

*Scribens versiculos uterque nostrum  
ludebat numero modo hoc, modo illoc,  
reddens mutua per iocum atque vinum* (50, 2, 4-6).

Les jeunes gens prenaient évidemment du plaisir à faire de la poésie *modo hoc, modo illoc*, à vivre *in ioco atque vino* (12, 2), mais cherchaient aussi *iocundum amorem* (109, 1). Leur cercle fermé était «orné» d'un assez grand nombre de courtisanes dont les aînés ne faisaient pas l'éloge: bien entendu voilà une autre raison de contraste. De ce point de vue leur mode de vie correspondait, sans doute, aux principes de Lucrèce (6), qui dans son poème avait fondé une théorie originale de l'amour libre, qu'il opposait à un lien profond:

*Ulcus enim vivescit et inveterascit alendo  
inque dies gliscit furor atque aerumna gravescit,  
si non prima novis conturbes vulnera plagis  
vulgivagaque vagus Venere ante recentia cures  
aut alio possis animi traducere motus* (4, 1068-72).

En ce qui concerne l'amour, l'opinion de Cicéron était en grande partie celle des stoïciens: *Amor enim, ex quo amicitia nominata, princeps est ad benevolentiam coniungendam* (...). *Quapropter a natura mihi videtur potius quam ab indigentia orta amicitia, applicatione magis animi cum quodam sensu amandi quam cogitatione, quantum illa res utilitatis esset habitura. Quod quidem quale sit etiam in bestiis quibusdam animadverti potest quae ex se natos ita amant ad quoddam tempus et ab eis ita amantur, ut facile earum sensus appareat. Quod in homine multo est evidentius* (*De amic.* 8, 26-27). Cette conception corrige, avec l'aide de la φύσις stoïcienne, le rationalisme de Lucrèce sus-mentionné, mais d'autre part, Cicéron, et ce n'est pas un hasard, souligne la priorité de l'âme dans l'amitié (*magis animi*). C'est pourquoi, il jugeait les passions de la jeunesse avec ironie (*hi pueri tam lepidi ac delicati* (...)) *amare et amari* (...) *didicerunt*) et proposait d'en user avec elle d'une manière rigoureuse et restrictive: *Maxime autem haec aetas a libidinibus arcenda est exercendaque in labore patientiaque et animi et corporis, ut eorum et in bellicis et in civilibus officiis vigeat industria* (*De off.* 1, 34, 122). Il ne proposait pas seulement un tel système d'éducation pour des raisons d'État. Cicéron en particulier avait peur qu'un homme d'esprit sans expérience dans sa première

(6) J. Granarolo, *L'œuvre de Catulle: Aspects religieux, éthiques et stylistiques*, Paris, Les Belles Lettres 1967, 207-220.

jeunesse ne s'habitue à un tel mode de vie non pas parce que convaincu de sa supériorité, mais parce que lui plaisant en dépit de la colère des plus vieux. Ce n'est pas un hasard si le jeune Catulle appelait à une gaieté bruyante *per iocum atque vinum*, alors que Cicéron, âgé, comme se souvenant de ces mots de Catulle, considérait cette gaieté à partir d'un jugement de l'Académie ou Panèce: *Ludo autem et ioco uti illo quidem licet, sed sicut somno et quietibus ceteris tum, cum gravibus seriisque rebus satis fecerimus* (*De off.* 1, 29, 103).

Laissons de côté la grande philosophie, et attribuons ces mots aux souvenirs de Cicéron lui-même, qui les écrivait à la fin de sa vie, alors que Jules César l'avait écarté des affaires d'État. À cette époque-là, il comprenait peut-être mieux l'essentiel de l'*otium* forcé des jeunes, leur opposition permanente aux aînés, leur mécontentement, car alors il avait déjà eu tendance à être plus tolérant. Pour s'en assurer il convient de se rappeler des vers célèbres de Catulle (7):

*Vivamus, mea Lesbia, atque amemus  
rumoresque senum severiorum  
omnes unius aestimemus assis!* (5, 1-3)

Ou ailleurs, pareillement:

*At vos quo lubet hinc abite, lymphae,  
vini pernicias, et ad severos  
migrate: hic merus est Thyonianus!* (27, 5-7)

Au premier abord il n'y a rien, ici, qu'une liberté hardie des jeunes. Pourtant il n'est pas difficile de remarquer que la vieille génération est caractérisée dans les deux cas par un péjoratif (*severiores-severi*), renforcé par une allitération dure: ss — rr. Cicéron qui avait l'habitude de recourir dans ses derniers ouvrages aux problèmes de la vieillesse, avait à son tour rappelé plusieurs fois ce défaut des vieillards en l'expliquant à l'aide d'un principe stoïcien, la φύσις: *Neque enim ita generati a natura sumus, ut ad ludum et iocum facti esse videamur, ad severitatem potius et ad quaedam studia graviora et maiora* (*De off.* 1, 29, 103); *severitatem in senectute probo, et eam sicut alia, modicam* (*De sen.* 18, 65). Cicéron utilisera plus tard le même lexique, fréquent chez Catulle, quand il parlait de la gaieté bruyante des jeunes (*ludus et iocus*) et de la sévérité des vieillards (*severitas*), ce qui amène à conclure que nous avons là une variante du dialogue moral entre les générations, même si le premier interlocuteur n'est plus encore en vie. Aussi, est-il évident que Cicéron, fort de sa propre expérience, n'attaque pas celui qui l'avait autrefois insulté, mais il

(7) J. H. Collins, *Cicero and Catullus*, «The Classical Journal» 48, 1952, 12.

choisit une solution intermédiaire en condamnant les extrêmes des parties en cause: *Ut petulantia, ut libido magis est adulescentium, quam senum, nec tamen omnium adulescentium, sed non proborum, sic ista senilis stultitia, quae deliratio appellari solet, senum levium est, non omnium* (*De sen.* 11, 36).

Catulle, dans son jugement, ne partait d'aucun principe philosophique, mais cela ne signifie nullement qu'il n'essaie de justifier son amour et sa gaieté juvénile, ce qui est une sorte de philosophie. On a beaucoup parlé dans la littérature du sens de la passion chez Catulle. Le contenu poétique de celle-ci est considéré comme une nouveauté originale, car Catulle sépare nettement son amour pur de l'érotisme vulgaire:

*Dilexi tum te non tantum ut vulgus amicam,  
sed pater ut gnatos diligit et generos* (72, 3-4).

C'est pourtant la pensée de Cicéron. Il est vrai qu'il n'expliquera la nature de l'amour qu'après la mort de Catulle, mais cela ne veut pas dire que le jeune poète, l'accusateur permanent des *senes severiores*, ne connut pas la conception stoïcienne bien plus tôt, dès le moment où il avait adressé ces vers à sa Lesbia.

D'autre part, c'étaient, bien sûr, les vieillards qui portaient le plus d'attention aux problèmes de la mort et de la vie *post mortem*: selon les philosophes stoïciens, après sa mort l'homme doit expier ses péchés; selon le principe épicurien, après la mort il n'y a plus rien. Ces deux idées ne consolait ni Catulle, ni les jeunes gens:

*Soles occidere et redire possunt:  
nobis cum semel occidit brevis lux,  
nox est perpetua una dormienda.  
da mi basia mille, deinde centum . . .* (5, 4-7).

Dans cet élan de passion, si peu philosophique à première vue, il faut pourtant remarquer l'utilisation du pluriel dans l'image du soleil (*soles occidere et redire possunt*). Certes, il ne s'agit dans ce cas-là que d'une métaphore poétique, mais cette métaphore nous rappelle l'hypothèse de Lucrèce sur la renaissance perpétuelle du soleil (5, 660-662). Il est une autre métaphore de Catulle où il parle de la nuit perpétuelle qui va couvrir tous les hommes au moment où s'éteint la brève clarté (*nox est perpetua una dormienda*) qui renvoie à Lucrèce aussi (3, 921). Les vers de Catulle apparemment si peu philosophiques contiennent peut-être une certaine dose d'épicurisme. Cicéron avait plus de doutes encore que nous aujourd'hui car il était très proche des idées qui s'étaient emparées de la jeunesse. On sait que Cicéron portait un jugement critique sur l'ensemble de la doctrine épicurienne quoique qu'il fût le rédacteur et l'éditeur du poème *De rerum natura*, qui tenait sa forme de la tradition d'Ennius alors

que son contenu reflétait les problèmes de la nature auxquels s'intéressait à l'époque Cicéron lui-même. Néanmoins il condamnait dans l'épicurisme, une philosophie hédoniste. C'est pourquoi Cicéron ne voyait que de bas sentiments dans ce monde de jeunes quand il ironisait en ces termes: *non solum amare et amari neque saltare et cantare . . . didicerunt.*

Pourtant les choses étaient bien différentes. Il est vrai que pour les jeunes poètes, tous les amis de Catulle n'étaient pas des modèles, mais sa propre vie tragique semble contredire le parti pris de Cicéron. Nous ne savons rien de leurs rapports personnels — existaient-ils entre Cicéron et Catulle. — Mais la présence d'intermédiaires rend les choses moins obscures. Les jeunes poètes et Cicéron avaient beaucoup de connaissances communes puisqu'ils fréquentaient les mêmes milieux. Mais Cicéron et Catulle n'avaient pas d'amis communs. Au contraire, Catulle avait toujours de bons rapports avec ceux que Cicéron n'aimait pas, alors que Cicéron préférait quant à lui l'amitié de ceux que Catulle blâmait d'une façon ou d'une autre. Mais il est tout de même un cas où deux connaissances communes ont joué un rôle particulier dans le destin du poète et de l'orateur. L'une d'elles était un célèbre aristocrate Metelle (Qu. Caecilius Metellus Celer) qui accompagnait Cicéron dans sa carrière politique et le défendait toujours sans réserve. Sa femme, la célèbre Clodille, l'objet d'amour de Catulle, était en même temps la sœur de Clode (P. Clodius Pulcher) qui avait fait beaucoup de mal à Cicéron du temps de son exil après l'étouffement de l'affaire Catilina. La sœur de Clodille était la femme de Luculle (P. Licinius Lucullus), ami de Cicéron (Plutarque, *Luc.* 42, 520) qui avait été lui aussi victime des intrigues de Clode lors des campagnes orientales de Rome contre Mithridate et Tigrane. Ainsi Catulle amoureux se trouvait en même temps auprès des grands chefs d'État. Ce sont les relations de *negotium* qui existèrent peut-être même avant ses rapports intimes avec Clodille, car Metelle (en 62 avant J. Chr.) gouvernait la Gaule cisalpine, patrie du poète. Il est à supposer que Catulle y ait fait connaissance de Metelle, à l'aide duquel il entra plus tard chez Clodille pour en devenir, selon *senes severiores*, l'un des séducteurs.

D'abord les rapports entre Catulle et Clodille se limitèrent aux convenances officielles quoique suivant le principe d'un triangle classique. S'il respectait officiellement le mari de Clodille, Catulle ne l'en haïssait pas moins. Celle-ci faisait semblant de faire des reproches à son bien-aimé en présence de son mari:

*Lesbia mi praesente viro mala plurima dicit:  
haec illi fatuo maxima laetitia est.  
Mule, nihil sentis . . .* (83, 1-3)

Metelle ne se douta de rien alors et les rapports entre sa femme et Catulle



se transformèrent bientôt en rendez-vous secrets (Cat. 68, 41-146). Pour Catulle, cette période d'amour fut la plus heureuse, car il croyait encore à la fidélité de sa bien-aimée. Quelque temps après au contraire, il remarqua que Clodille se partageait entre lui et ses amis infidèles parmi lesquels Rufus (M. Caelius Rufus), un admirateur et un protégé de Cicéron. Non seulement cet ancien ami possédait Lesbia, mais un peu plus tard on l'inculpa d'avoir aidé Clodille dans l'empoisonnement de Mételle, son mari. Naturellement Cicéron considéra la mort de Mételle, son ami et partisan politique, comme une grande perte personnelle. Mais cette perte affectait aussi, selon lui, l'État Romain tout entier: *Vidi enim, vidi et illum hausit dolorem vel acerbissimum in vita, cum Quintus Metellus abstraheretur e sinu gremioque patriae, cum ille vir, qui se natum huic imperio putavit, tertio die post quam in curia, quam in rostris, quam in re publica floruisset, integerruma aetate, optumo habitu, maxumis viribus eriperetur indignissime bonis omnibus atque universae civitati, quo quidem tempore ille moriens, cum iam ceteris ex partibus oppressa mens esset, extremum sensum ad memoriam rei publicae reservabat, (. . .) saepe me, saepissime rem publicam nominabat, ut non tam se emori quam spoliari suo praesidio cum patriam, tum etiam me doleret* (Cic. *Pro M. Cael.* 24, 29). Néanmoins Cicéron prit la défense de Rufus dans cette étrange affaire. Ce procès approfondit l'abîme moral qui séparait Catulle de Cicéron car le premier voulait peut-être défendre Clodille, sa bien-aimée, alors que l'autre l'accusait.

Cicéron fut sans pitié pour Clodille et l'appela «femme de vente» (*mulier potens quadrantaria illa*) et utilisa volontiers des couleurs crues pour décrire les scènes de libertinage qui se déroulèrent dans la ville d'eaux: *Nihilne igitur illa vicinitas redolet, nihilne hominum fama, nihil Baiae denique ipsae loquuntur? illae vero non locuntur solum, verum etiam personant, huc unius mulieris libidinem esse prolapsam, ut ea non modo solitudinem ac tenebras atque haec flagitiorum integumenta quaerat, sed in turpissimis rebus frequentissima celebritate et clarissima luce laetetur* (*Pro M. Cael.* 20, 47). À M. Caelius, il suffit au contraire de s'adresser à Cicéron pour assurer sa défense: *An hic si se isti vitae dedisset, consularem hominem admodum adulescens in iudicium vocavisset* (*ib.*). — Telle est la question rhétorique que l'orateur lança aux juges.

Cicéron trouva des atténuantes pour M. Caelius. Il les trouva, dans le cadre de la philosophie, en rejetant toute la faute d'une conduite douteuse de la jeunesse sur une nouvelle philosophie qui prêchait selon lui le culte du plaisir, sur une philosophie qui su malgré tout gagner plusieurs partisans: *Itaque alii voluptatis causa omnia sapientes facere dixerunt neque ab hac orationis turpitudine eruditi homines refugerunt; alii cum voluptate*

*dignitatem coniungendam putaverunt ut res maxume inter se repugnantis dicendi facultate coniungerent; illud unum directum iter ad laudem cum labore qui probaverunt, prope soli tam in scolis sunt relictis (ib. 17, 41).* Cicéron certainement n'inclut que les épicuriens dans le camp de l'hédonisme, alors que lui-même se situe parmi les partisans solitaires d'une éducation sévère, c'est-à-dire, du stoïcisme. Pourtant, pour justifier M. Caelius l'orateur expose le point de vue des adversaires, en se servant de la φύσις stoïcienne, mais il évite soigneusement d'exprimer son désaccord avec l'épicurisme: *Multa enim nobis blandimenta natura ipsa genuit, quibus sopita virtus coniveret interdum; multas vias adolescentiae lubricas ostendit quibus illa insistere aut ingredi sine casu aliquo ac prolapione vix posset; multarum rerum iucundissimarum varietatem dedit, qua non modo haec aetas, sed etiam iam corroborata caperetur. (...) ergo haec deserta via et inculta (sc. iter ad laudem cum labore: H. Z.) atque interclusa iam frondibus et virgultis relinquatur; detur aliquid aetati; sit adolescentia liberior; non omnia voluptatibus denegentur; non semper superet severa illa et directa ratio; vincat aliquando cupiditas voluptasque rationem, dummodo illa in hoc genere praescriptio moderatioque teneatur (ib. 17, 41: 18, 42).* Il s'en suit que dans l'affaire à Caelius Cicéron s'est rangé, lui-même, du côté de la jeunesse, qui, de l'avis de Catulle, avait appelé à combattre les *senes severiores*. Le célèbre vers de celui-ci avait déjà été écrit avant que Cicéron ne prît la défense de Caelius, c'est pourquoi l'on peut supposer que les arguments de l'orateur constituaient une sorte de réponse anonyme à Catulle. Dans ce cas-là Cicéron, qui condamne en général l'épicurisme, partage l'avis de Lucrèce en ce qui concerne *vulgivaga Venus*: *Verum si quis est qui etiam meretriciis amoribus interdictum iuventuti putet, est ille quidem valde severus — negare non possum —, sed abhorret non modo ab huius saeculi licentia, verum etiam a maiorum consuetudine atque concessis. Quando enim hoc non factitatum est, quando reprehensum, quando denique fuit ut quod licet non liceret? (Pro M. Cael. 20, 48).* Les réflexions citées dénotent la volonté de justifier M. Caelius, mais peut-être aussi l'essence virile de Cicéron lui-même qui à l'époque selon Plutarque (*Cic. 29, 875*) avait éveillé les soupçons de sa femme Tércille, a propos de Clodille; Cicéron vers la fin de sa vie, divorça de sa femme pour en épouser une autre, plus jeune (*Plut. Cic. 41, 881*).

Catulle était pourtant tout à fait différent. La jeunesse trouvait en lui le porte-parole de sa propre douleur face à l'amour trahi. En s'adressant à M. Caelius, qui a volé sa bien-aimée, Catulle ne dit qu'un mot amer en rappelant l'amitié violée (*Rufe mihi frustra ac nequiquam credite amice: 77, 1*). Quoiqu'il répète des bruits peu édifiants mentionnés par Cicéron à sa manière, Catulle partage cependant

la douleur que Lesbia Clodille lui inflige avec son ancien ami, et cela sans aucune méchanceté (58):

*Caeli, Lesbia nostra, Lesbia illa,  
illa Lesbia, quam Catullus unam  
plus quam se atque suos amavit omnes:  
nunc in quadriuis et angiportis  
glubit magnanimi Remi nepotes.*

Il se peut que dans cette étrange œcuménie (*Lesbia nostra*) perce de l'ironie, car le poète parle d'un amour qu'il aurait éprouvé pour Lesbia sans réserve, mais dans le passé (*Catullus unam . . . amavit*), alors qu'à M. Caelius qui est l'un des descendants d'une famille ancienne qui porte le même nom qu'une colline de Rome, il cède la dépravation actuelle de Lesbia (*nunc . . . glubit . . . Remi nepotes*). Pourtant Catulle n'aspirait pas à un règlement de comptes: il cherchait à comprendre l'essentiel du rapprochement moral d'un homme et d'une femme. Peut-être pour contrebalancer Cicéron, Catulle prend-il ses distances par rapport à la *vulgivaga Venus* de Lucrèce en acceptant l'idée stoïcienne selon laquelle l'amour pour la femme est à placer sur le même plan moral que l'amour paternel (*pater ut gnatos diligit*), mais attribuée à l'érotisme individuel un contenu social, de sorte que son amour devient la manifestation d'une activité civile, dominée à Rome par le stoïcisme. Ce n'est pas un hasard si dans sa conception d'un amour réciproque, le devoir, l'*officium*, joue un rôle important, une valeur humaine qui n'est pas tirée de l'érotisme traditionnel, parce qu'elle appartient à la sphère des rapports publiques d'état. Il s'en suit que dans les réflexions de Catulle un amour libre (*vulgivaga Venus*) que Lucrèce recommandait pour se soigner de graves souffrances pénibles, est en net contraste avec la grandeur et la pureté morales d'une âme aimante (75) (8):

*Huc est mens deducta tua, mea Lesbia, culpa  
atque ita se officio perdidit ipsa suo,  
ut iam nec bene velle queat tibi, si optuma fias,  
nec desistere amare, omnia si facias.*

D'autre part, cela ne veut pas dire qu'en s'éloignant de Lucrèce Catulle ait capitulé devant la morale «des vieillards qui grognent» (*senes severiores*), quoique ses anciennes attaques impertinentes contre la chicanerie sénile, grâce à l'ironie du destin, se soient retournées à ce moment-là contre lui-même. Au contraire, surtout au moment de son mécompte désespéré, Catulle défendait obstinément la sainteté et la pureté de son

(8) E. A. Havelock, op. cit., 80; A. G. Mc Kay-D. M. Shepherd, *Roman Lyric Poetry. Catullus and Horace*, London, Mc Millan 1969, 13.

amour à la façon d'un homme d'État. En suivant les principes de la génération des aînés, Cicéron, après la mort de Catulle, a dit une phrase, où il se réjouissait d'avoir trouvé le bon chemin à suivre dans sa vie: *Conscientia bene actae vitae multorumque bene factorum recordatio iucundissima est* (*De sen.* 3, 9). Ces mots font naturellement allusion à une théorie et à une pratique de la vaillance sociale de Cicéron lui-même, d'un homme qui restait actif toute sa vie, c'est-à-dire à ses *artes exercitationesque virtutum, quae in omni aetate cultae* (*ibid.*). Catulle appréciait l'amour douloureux qui a rempli toute sa vie, et le faisait, ce qui est plus intéressant, en se servant de mots empruntés au domaine de ses idéaux sociaux, mots qui annoncent Cicéron:

*Si qua recordanti benefacta priora voluptas  
est homini, cum se cogitat esse pium  
nec sanctam violasse fidem, nec foedere nullo  
divum ad fallendos nomine abusum homines:  
multa parata manent in longa aetate, Catulle,  
ex hoc ingrato gaudia amore tibi.  
nam quaecumque homines bene cuiquam aut dicere possunt  
aut facere, haec a te dictaque factaque sunt* (76, 1-8).

Il est à remarquer que dans cette déclaration le poète amoureux lançait un défi à la morale de son temps ainsi qu'à celle «des vieillards qui grognent». C'est pourquoi, au fond, sa tragédie «coupable» est comme une mise en accusation anonyme d'accusateurs bien connus, dont les péchés étaient plus graves que ceux de Catulle. Sa prière, adressée aux Dieux, paraît non seulement pleine d'audace mais aussi d'insolence, car au lieu du contenu habituel, elle présente, sous forme religieuse, l'amour malheureux qui selon la morale traditionnelle ne peut être que blâmable:

*O di, si vestrum est misereri, aut si quibus umquam  
extremo, iam ipsa in morte, tulistis opem,  
me miserum aspiciete et, si vitam puriter egi,  
eripite hanc pestem perniciemque mihi!...  
o di, reddite mi hoc pro pietate mea!* (*Ib.* 17-20, 26)

Une telle conclusion s'impose à nous puisque dans le texte on retrouve la pensée future de Cicéron, autrement dit, la pensée des «vieillards qui grognent» et qui éprouvaient le besoin de blâmer la dépravation des jeunes (*benefacta priora — vitam puriter egi*; cf. Cic.: *conscientia bene actae vitae*), pensée qui n'est pas directement empruntée mais qui constitue le point de vue philosophique de la génération de Cicéron. L'essentiel est que Catulle, n'étant point philosophe, trouvait ainsi une défense philosophique de Clodille qui était impitoyablement blâmée par Cicéron:

*Quae tamen etsi uno non est contenta Catullo  
rara verecundae furta feremus erae,  
ne nimium simus stultorum more molesti:  
saepe etiam Iuno, maxima caelicolum,  
coniugis in culpa flagrantem concoquit iram  
noscens omnivoli plurima furta Iovis (68, 135-40).*

Il y a lieu de signaler une hypothèse de K. Büchner (9) qui, après avoir utilisé une expression analogue de Properce (*omnia consuevi timidus perferre superbae iussa*; 1, 18, 25, 26), a proposé de lire Catulle (68, 136) de la manière suivante: *rara verecunde furta feremus erae*. Dans ce cas-là Catulle, plein de précaution en blâmant Clodille (*verecunde feremus*), s'oppose à ceux qui, comme Cicéron, *moleste ferunt* sa conduite. Alors la défense de Lesbia nie des valeurs répandues dans la Rome ancienne et dont les représentants sont considérés parfois comme stupides (*stulti*) au temps de Catulle. K. Büchner (10) identifiait dans cette épithète les philistins de Rome (Durchschnittsrömer); il ne faut pas oublier pourtant que la morale romaine traditionnelle, selon K. Büchner une morale de philistins, est conçue à partir du stoïcisme. Pour cette raison il est à supposer qu'en suivant l'exemple de Lucrèce (cf. 3, 1023), Catulle fasse allusion à l'ambiguïté philosophique du mot *stultus* (usuel et stoïque) en montrant une fois de plus son refus de ressembler à un stoïcien, pour la sévérité de la condamnation de Lesbia (*ne nimium simus stultorum more molesti*).

Il en résulte une métamorphose originale, une confusion de plans. Cicéron qui était avant tout stoïcien par son argumentation morale, justifiait l'immoralité de M. Caelius Rufus en se servant d'arguments épicuriens, alors que Catulle, qui était épicurien dans son mode de vie, défendait sa propre moralité, la pureté de son amour pour Lesbia, et même sa personne, en ayant recours aux arguments stoïciens. Certainement, à l'heure actuelle il est difficile de faire un parallèle direct entre deux aspects de la moralité de Catulle et Cicéron, car l'*acmé* de leur vie tragique diffère considérablement dans le temps: Catulle souffrait quand Cicéron se trouvait au sommet de sa gloire, alors que Cicéron vécut une situation désespérée après la mort de Catulle. C'est la vie même qui au delà de n'importe quelle philosophie les a jugés.

Catulle n'a pas vécu longtemps. On ignore la cause de sa mort, mais Cicéron, blâmant l'indomptabilité des jeunes, jugeait nécessaire de souligner sentencieusement que les passions violentes sont la cause principale de la brièveté de la vie, de la diminution des forces et de la mort préma-

(9) K. Büchner, *Humanitas Romana: Studien über Werke und Wesen der Römer*, Heidelberg, Winter 1957, 116-121.

(10) *Ibidem*, 128.

turée: *Libidinosa enim et intemperans adolescentia effatum corpus tradit senectuti* (*De sen.* 9, 29) (...). *Itaque pauci veniunt ad senectutem; quod ni ita accideret, melius et prudentius viveretur* (*Ibid.* 19, 67). L'on ne peut penser qu'une conclusion aussi médicale ait été trouvée par Cicéron pour Catulle. Cicéron avait pourtant raison, non seulement sur le plan général, mais aussi sur le plan concret *ad hominem*, car en réalité Catulle ne ménageait jamais ni son physique, ni son âme. C'est pourquoi, sans jamais le nommer, Cicéron dit de lui la triste vérité.

Sur Cicéron Catulle s'est prononcé directement, mais une seule fois, en nous laissant un hendécasyllabe énigmatique:

*Gratias tibi maximas Catullus  
agit, pessimus omnium poeta,  
tanto pessimus omnium poeta,  
quanto tu optimus omnium patronus* (49, 4-7).

L'ironie du poète qu'on voit dans les superlatifs cicéroniens s'adresse avant tout à lui-même, car ni lui, ni ses amis ne croyaient être des mauvais poètes. Catulle ne changea jamais d'avis jusqu'à la fin de sa vie, car dans la dédicace à son livre, écrite naturellement vers la fin de son œuvre, en s'adressant à son compatriote Cornelius Nepos, dans une question rhétorique, il souligne les mêmes principes esthétiques qu'il a toujours défendus: *Cui dono lepidum novum libellum... expoliturum?* (1, 1-2). Dans la réponse à cette question il donne une appréciation de Nepos en soulignant les mêmes principes alexandrins, parce que son ami, selon le poète, se distingue *cartis doctis Iupiter, et laboriosis* (*Ib.* 5-6). Ce n'est donc pas par un hasard si, en anticipant sur le monument d'Horace, il croyait à l'immortalité de son livre unique:

*Quare habe tibi quidquid hoc libelli,  
qualecumque: quod, (o) patrona virgo,  
plus uno maneat perenne saeclo!*

Quant à l'ironie, qu'il réserve à Cicéron en l'appelant *optimus omnium patronus*, elle subira un triste sort. Si Catulle définit de cette manière «le meilleur orateur de toutes les époques» pour sa défense de M. Caelius Rufus, une telle ironie a symboliquement rappelé à Cicéron que ces mots de Catulle sont à considérer comme une prophétie fatale à l'heure de sa mort. Il s'agit de Popilius (C. Popilius Laenas) que l'*optimus omnium patronus* a défendu dans une affaire de patricide (*Plut. Cic.* 48, 885) et qu'il a plusieurs fois mentionné dans ses lettres avec beaucoup de bienveillance. Popilius, en réalité, est devenu le meurtrier de l'orateur, le meurtrier du dernier homme qui ait lutté pour la liberté républicaine à Rome, pour la liberté que les générations successives ne cesseront de défendre jusqu'à nos jours.

C'est la fin que je voudrais souligner: Catulle est vaincu par *senes severiores*, pour que la jeunesse remporte sa victoire historique. Cicéron est vaincu par la jeunesse, y compris son jeune protégé Popilius, pour remporter sa victoire posthume. Mais le conflit de générations ne finit quand même pas en ce temps-là. Il dure jusqu'à aujourd'hui. Maintenant cette lutte a lieu surtout dans les pays de l'Europe orientale, où les jeunes états et l'effort des jeunes gens tentent de créer une démocratie et une morale nouvelle, quoiqu'ils n'aient véritablement rien découvert de bien nouveau dans leurs recherches politiques.